

inondée de soleil. Les exaltations de la veille, s'évaporant comme de subtiles fumées, amenèrent en lui un dégagement de froide raison. Il aimait Hélène, et il le lui avait dit ; mais en même temps, aux yeux de son père et de la famille Grandfief, il était le fiancé de Georgette. Il ne pouvait honnêtement continuer à jouer ce double rôle. Sa loyauté et son amour pour mademoiselle Laheyward lui commandaient de se créer au plus tôt une situation nette, mais, d'un autre côté, il n'envisageait pas sans terreur les moyens qu'il emploierait pour sortir de l'équivoque, et l'explosion de colère avec laquelle le chevalier de Seigneulles accueillerait un pareil dénouement. Il fallait agir cependant, Gérard était impatient de revoir Hélène, et il ne voulait pas paraître devant elle avant de s'être dégagé complètement avec les Grandfief. Il résolut d'aller dès le lendemain à Salvanches, et de n'en revenir qu'après avoir clairement décliné toute prétention à la main de mademoiselle Georgette. Afin de ne pas compliquer les choses, il devait, jusque-là, continuer à dissimuler, ne se souciant pas d'affronter la colère paternelle avant d'avoir bravement brûlé ses vaisseaux.

Quand il fut sur la route de Salvanches, bien qu'il marchât avec une honnête lenteur, il lui sembla que les arbres de bordure se succédaient avec une étonnante rapidité. Il se représentait par avance la scène qui allait se passer chez les Grandfief ; il imaginait les demandes et les réponses, entendait les intonations solennelles et sententieuses de madame Grandfief, et prévoyait qu'en somme il ferait là-bas une fort piteuse figure. A la grille, lorsqu'il eut agité la sonnette, dont chaque tintement lui allait au cœur, ce fut d'une voix hésitante qu'il s'informa si on pouvait le recevoir. — Oui, ces dames travaillent dans le petit salon. — Et d'un pied léger la femme de chambre le précéda dans le vestibule. Là, il eut un dernier frisson ; mais, évoquant la blonde figure d'Hélène, il retrouva bientôt tout son courage, et entra déterminé à mener les choses à bonne fin.

Madame Grandfief était debout, comptant une pile de linge. Assise, près de la fenêtre, devant un de ces jolis dévidoirs comme on en voit dans les tableaux de Chardin, et que nos grand-mères appelaient des *groindes*, mademoiselle Georgette était en train de pelotonner des écheveaux de fil. Madame Grandfief aimait qu'on surprenne sa fille vaquant à ces menus détails de la vie domestique ; cela lui donnait un petit air sérieux et la posait en femme de ménage. Après un échange de politesses banales, la mère de Georgette emporta sa pile de linge et laissa les deux jeunes gens en tête-à-tête. Elle trouvait, elle aussi, que Gérard se tenait un peu trop sur la réserve ; s'imaginant que sa présence l'intimidait, elle résolut pour la première fois de le laisser seul avec sa fille, néanmoins, en mère prudente, elle se tint aux écoutes derrière la porte de la pièce voisine.

Gérard s'était assis dans un fauteuil, et se demandait comment il commencerait sa harangue ; mademoiselle Georgette continuait à dévider son fil, tandis que par la fenêtre ouverte les jasmins de Virginie, poussant leurs branches jusque dans l'intérieur du salon, venaient effleurer ses cheveux noirs soigneusement lissés en bandeaux. Par intervalles, on entendait le frais bouillonnement de l'Ornain, qui roule en cet endroit avec une rapidité torrentielle. Ce fut la jeune fille qui la première rompit le silence en s'excusant de poursuivre son travail de dévideuse, et comme Gérard s'étonnait de la voir si laborieuse au surlendemain d'un bal : — Que vou-

lez-vous, dit-elle, chacun occupe son temps comme il peut, et je n'ai pas les ressources d'esprit de mademoiselle Laheyward !

L'attitude de Gérard au bal avait grièvement blessé son amour-propre, et on le sentait à son ton agressif. Le jeune homme s'empressa de mettre à profit l'entrée en matière qu'on lui offrait. — Je ne crois pas, dit-il, que mademoiselle Laheyward soit si désœuvrée, elle s'occupe beaucoup.

— De ses robes, oui . . . Il est vrai que c'est une grosse affaire . . . Comment avez-vous trouvé sa toilette de jeudi ?

— Simple et de bon goût.

— Simple, peut-être, cette méchante petite robe de gaz n'avait pas dû lui coûter cher ; mais de bon goût, ce n'est pas l'avis de tout le monde.

— C'est le mien, répondit sèchement Gérard.

— Ah ! fit Georgette avec dépit ; puis, de plus en plus excitée, elle continua : — Puisque vous êtes de ses amis, conseillez-lui donc de ne plus se poser de papillons sur l'épaule.

— Je m'en garderai bien. Mademoiselle Laheyward n'a de leçon de goût à recevoir de personne ; elle est trop parisienne pour cela.

— Et trop coquette pour se priver d'un colifichet qui attire tous les regards !

L'action était engagée. Les paroles amères partaient comme des flèches. Là-bas, sous les néfliers du jardin, la voix grondeuse de la rivière s'élevait à mesure, comme pour se mettre au diapason de la querelle.

— Elle est assez jolie, répliqua Gérard, pour se passer d'être coquette.

— Avec quel feu vous la défendez ! s'écria malignement mademoiselle Grandfief, à laquelle la jalousie donnait de l'esprit pour la première fois, vous êtes un ami bien dévoué ! . . .

— Mademoiselle Laheyward n'en pourrait pas dire autant de toutes ses amies.

— Le reproche me touche peu . . . Mademoiselle Laheyward n'est pas mon amie. Dieu merci ! je place mieux mes amitiés.

— Chacun place son cœur où il peut, riposta Gérard, qui s'irritait à son tour ; quant à moi, je l'aime, et je ne souffrirai pas qu'on l'attaque en ma présence . . .

Ce fut la goutte d'amertume destinée à faire déborder le vase. Mademoiselle Georgette se leva, les yeux brillants, les narines gonflées. — Me dire cela, à moi, s'écria-t-elle, ah ! c'est trop fort ! — Le dépit lui coupa la parole, et, usant de la suprême ressource des femmes qu'on pousse à bout, elle se mit à fondre en larmes.

Madame Grandfief, qui n'avait pas cessé d'être aux aguets derrière la porte, parut brusquement sur le seuil du salon. — Monsieur, s'écria-t-elle, votre conduite est indigne . . . Je regrette amèrement de vous avoir ouvert ma maison . . .

— Madame, dit Gérard en prenant son chapeau et en s'inclinant, je ferai en sorte à l'avenir de ne plus vous donner l'ennui de pareils regrets.

Il sortit, encore tout échauffé par cette algarade, aspira non sans un certain plaisir l'air tiède du dehors, et marcha rapidement dans la direction de la ville haute.

Tandis que Gérard exécutait son coup d'état à Salvanches, Francelin Finoël, qui ne pouvait tenir en place dans son bureau, avait résolu de faire une visite au logis Laheyward. Il n'avait encore que de vagues détails sur le bal Grandfief, car Reine Lecomte n'était pas rentrée